

Si l'art exprime les apparences du réel (de la nature) il ne faut pas voir celles-ci comme de simples illusions derrière lesquelles se tiendrait l'essence vraie du réel, sa vérité - le réel m'apparaît mais ses apparences ne sont pas quelque chose de plus ou de moins que le réel, qui lui dans sa vérité n'apparaît pas. Les apparences sont les diverses façons par lesquelles le réel se donne - m'apparaît. Mais il ne se tient pas en retrait derrière elles, il est au contraire tout entier contenu en elles, pour elles - le peintre qui peint les apparences du réel, peint le réel même, peint les façons d'être du réel (peint le réel dans son « comment », bleu, ensoleillé, vilent, doux, tragique ...). ➔ voir texte de Hegel sur l'apparence

Du coup, nous sommes en droit de nous demander si ce n'est pas plutôt, notre premier point de vue utilitaire que nous portons sur le réel, qui n'est pas réducteur, voire illusoire. En effet, entretenons nous d'abord au rapport utilitaire avec les choses, le réel, nous sommes d'abord pris dans une logique réaliste fondée elle-même sur la rentabilité des critères (des valeurs) tels que l'efficacité, l'utilité ... Pris ainsi dans des enjeux pratiques, nous avons tendance à réduire le monde à ces enjeux et à cette logique, et à faire de ce rapport d'utilité immédiat que nous avons avec le réel la seule norme de vérité au regard de laquelle tout autre rapport possible nous semble illusoire ou possédant moins de valeur. Le préjugé « réaliste » ici nous aveugle.

A savoir : la réalité est un ensemble de choses qu'il suffirait de reproduire picturalement - et nous pensons que le réel se réduit à ce que l'on en voit, oubliant que notre perception est elle-même prédéterminée par cette logique de l'utile, de l'efficacité. C'est pourquoi, ce que nous croyons voir n'est très souvent qu'une simple manière de voir. Des lors il est possible de souscrire à cette phrase du peintre Paul Klee « l'art ne reproduit pas le visible il rend visible » c'est à dire qu'il ne contente pas de reproduire du déjà vu, mais fait voir véritablement, donne à voir. De la même façon on peut comprendre cette phrase de l'écrivain et poète Oscar Wilde « la nature est notre création. C'est dans notre cerveau qu'elle s'éveille à la vie, les choses sont parce nous les voyons, et ce que nous voyons, dépend des arts qui nous ont influencés.

"Qu'est-ce donc que la Nature? Elle n'est pas la Mère qui nous enfanta. Elle est notre création. C'est dans notre cerveau qu'elle s'éveille à la vie. Les choses sont parce que nous les voyons, et ce que nous voyons, et comment nous les voyons, dépend des arts qui nous ont influencés. Regarder une chose et la voir sont deux actes très différents. On ne voit quelque chose que si l'on en voit la beauté. Alors, et alors seulement, elle vient à l'existence. A présent, les gens voient des brouillards, non parce qu'il y en a, mais parce que des poètes et des peintres leur ont enseigné la mystérieuse beauté de ces effets. Des brouillards ont pu exister pendant des siècles à Londres. J'ose même dire qu'il y en eut. Mais personne ne les a vus et, ainsi, nous ne savons rien d'eux. Ils n'existeraient qu'au jour où l'art les inventa. Maintenant, il faut l'avouer, nous en avons à l'excès. Ils sont devenus le pur maniérisme d'une clique, et le réalisme exagéré de leur méthode donne la bronchite aux gens stupides. Là où l'homme cultivé saisit un effet, l'homme d'esprit inculte attrape un rhume.

Soyons donc humains et prions l'Art de tourner ailleurs ses admirables yeux. Il l'a déjà fait, du reste. Cette blanche et frissonnante lumière que l'on voit maintenant en France, avec ses étranges granulations mauves et ses mouvantes ombres violettes, est sa dernière fantaisie et la Nature, en somme, la produit d'admirable façon. Là où elle nous donnait des Corot ou des Daubigny, elle nous donne maintenant des Monet exquis et des Pissarro enchanteurs. En vérité, il y a des moments, rares il est vrai, qu'on peut cependant observer de temps à autre, où la Nature devient absolument moderne. Il ne faut pas évidemment s'y fier toujours. Le fait est qu'elle se trouve dans une malheureuse position. L'Art crée un effet incomparable et unique et puis il passe à autre chose. La Nature, elle, oubliant que l'imitation peut devenir la forme la plus sincère de l'inculte, se met à répéter cet effet jusqu'à ce que nous en devenions absolument las. Il n'est personne, aujourd'hui, de vraiment cultivé, pour parler de la beauté d'un coucher de soleil. Les couchers de soleil sont tout à fait passés de mode. Ils appartiennent au temps où Turner était le dernier mot de l'art. Les admirer est un signe marquant de provincialisme".

Oscar Wilde, « Le déclin du mensonge », Intentions (1928), trad. H. Juin, Éd. UGE, coll. 10-18, 1986, pp. 56-57.

Oscar Wilde va donc jusqu'à soutenir que faire que ce soit l'art qui imite la nature, c'est bien plutôt celle-ci, la nature qui imite l'art. Entendons bien notre vision de la nature est pré-déterminée par une représentation (utilitaire mais aussi techno-scientifique en tout autant économique, sociologique, politique) disus dans un sens large culturelle des choses. Cette vision (pré-détermine ou) trace autour de la nature un horizon de significations à partir duquel, à travers lequel les choses, la nature nous apparaissent et sont véritablement pour nous. La nature ainsi se fait l'écho d'un sens que nous lui avons préalablement donné. Elle nous apparaît à travers ce sens que notre regard, culturellement déterminé, a déjà projeté sur elle. Des fois, la nature limite l'art parce qu'il n'y a pas une nature portuese d'un sens en soi, absolu, préalablement, constitué. Il y a une nature parce qu'il y a un regard, une perception créatrice qui est seul apte à lui donner un sens et par la même, à la faire apparaître pour l'homme ici cette perception est celle de l'artiste – du poète – l'artiste soustrait le réel à ses aspects bornés banals utilitaires, quotidiens, habituels. Il intensifie ses aspects, les nuances, les révèle et se faisant, fait advenir au regard des hommes, les multiples présence du réel. Il complique notre perception première, naïve des choses ( la leçon de l'artiste est grande). Le réel ne se réduit pas à ce que l'on y voit. À partir d'une perception naïve, ordinaire, qui n'est qu'une simplification (nous voyons des choses qui sont comme des origines qui nsont comme autant des mots). Il éduque notre vue et contribue à nous faire dépasser ce que l'habitude et une représentation spontanée, réaliste du monde nous empêchaient de voir. Il ouvre nous regard « il rend visible ». il dégage la visibilité du monde de l'obstacle des représentations tragiques, mentales, ordinaires qui sont comme un écran entre le monde et nous. Il soustrait le monde à son opacité. Il le spiritualise en révélant les richesses de ses multiples présences et par la même, de degrés en degrés, nous libère. Nous voyons donc que l'art par son essence, peut être défini comme la mise en oeuvre de la vérité autant que celle-ci est comprise comme « dévoilement » (cf *Heidegger*) « dans l'oeuvre, c'est l'avènement de la vérité qui est à l'oeuvre »

Bergson réalité artiste voit mieux que autres Qu'est-ce que l'artiste ? C'est un homme qui voit mieux que les autres, car il regarde la réalité nue sans voiles. Voir avec des yeux de peintre, c'est voir mieux que le commun des mortels. Lorsque nous regardons un objet, d'habitude, nous ne le voyons pas ; parce que ce que nous voyons, ce sont des conventions interposées entre l'objet et nous ; ce que nous voyons, ce sont des signes conventionnels qui nous permettent de reconnaître l'objet et de le distinguer pratiquement d'un autre, pour la commodité de la vie. Mais celui qui mettra le feu à toutes ces conventions, celui qui méprisera l'usage pratique et les commodités de la vie et s'efforcera de voir directement la réalité même, sans rien interposer entre elle et lui, celui-là sera un artiste. (Définition que donne Bergson de l'artiste)